



Jésus au restaurant

Sébastien Chagny

« Je pense que nous sommes des marchands de bonheur, des marchands de plaisir. Je pense qu'une sorte de générosité est indispensable, quand on est cuisinier, il faut être généreux. Il faut donner, partager et aimer... »

Alain Ducasse

Un jour, las de jeûner, et de mendier dans le désert, Jésus décida d'aller au restaurant.

Il faisait froid, il était épuisé et affamé ; il avait erré, toute la journée, dans les rues rendues encore plus sinistres par les injonctions publicitaires, les enseignes stroboscopiques, et la foule nombreuse et faussement joyeuse des fêtes... Il avait cherché de l'humanité. En pleine ville ! Parmi les hommes ! Pauvre Jésus ! Doux rêveur, mets-toi plutôt en quête du ptérodactyle, dont il reste au moins quelques vestiges...

Il n'était clochard que de frais. Novice. Innocent. Il comprenait aujourd'hui que réclamer l'obole n'était pas la bonne solution. Le vol non plus — la société n'attendait que ça pour le jeter au fond d'un trou.

Il fallait trouver quelque chose d'innovant. Un concept original. Il fallait qu'il parvînt à manger sans nuire, ni se nuire. Circonférence du carré ! Il devait inventer une façon de se nourrir qui lui permît de survivre, sans collaborer à tous les crimes de la société de consommation ; et même, si possible, capable de la racheter un peu, d'en sauver une petite portion, une petite bouchée de son diarrhéique gâchis. Il fallait qu'il accomplît un mode d'alimentation gratuit, parallèle, aussi marginal que légal, autant rudimentaire, naïf et fou qu'extraordinaire, habile et logique, et qui, en même temps, donnerait une grande leçon au monde. Il ne pouvait se contenter de la simple fouille des poubelles, activité insalubre, qui reconforte les gaspilleurs plus qu'elle ne les défie et ne les édifie. Il devait invertir tout le système, ouvrir une ère nouvelle, révolutionner la consommation !

Devant un grand restaurant, il eut la révélation.

Il se planta derrière la vitre immaculée. À l'intérieur, une armée de mâchoires s'activait sans arrêt, broyant et ingurgitant des platées, et, quand elles ne mastiquaient plus, elles s'agitaient encore pour bavarder... De l'extérieur, il entendait les bruits de bacchanales de toutes ces muqueuses baveuses. Bien qu'il fût ainsi, misérable et maigre, derrière la vitre, à quelques centimètres seulement de la table la plus proche, on ne voulait pas le voir : la machine à mâcher ne ralentissait même pas son rythme inexorable, chacun de ses engrenages n'avait plus que des dents...

De gros étrons se formaient continûment dans les intestins, entre le méat bavard et le méat muet, entre celui qui ment et celui qui sent, mais qui sent le vrai, entre celui qui avale et celui qui dévoile, l'indécent et l'innocent. Dans un restaurant, les w.-c. devraient toujours rester portes grandes ouvertes ; les cuvettes devraient même trôner, sans murs, toutes nues, stricts ready-mades, sévères *memento merdam*, au centre de la salle. Mieux encore : il devrait y avoir, sur chaque table, une petite assiette d'excréments. Ça forcerait à la sincérité, à l'humilité, à la fraternité ! Ça vous réglerait d'un coup tous les communautarismes et les racismes, toutes les guerres de religion ! Plus de différences d'âge, de sexe, de niveau social ! La merde règle tout ! Une petite vaisselle de selles, un petit graal fécal, et le miracle s'accomplit : paix sur la terre ! Amen !

Il se disait :

« Je vais être leur *Anus Dei* ! Ils n'attendent que moi, les malheureux ! C'est l'heure de la grande chasse d'eau, du décapage splanchnique, du clystère rédempteur ! »

Il pénétra dans le restaurant.

D'abord, il devait élire une entrée, son entrée préférée.

Il tourna, avec un regard attentif, autour des tables où l'on ne fit pas plus attention à lui qu'à l'Indien qui cherchait à vendre une rose de son bouquet, ce paria rachitique acharné à fleurir le désert, ce désert de l'amour rempli d'un ramassis de rassis, de rassis incapables de se demander si ce malheureux avait mangé aujourd'hui, en lui infligeant de surcroît un supplice de Tantale qui augmentait leur jouissance gastrique. Les bouffeurs bouffaient, les serveurs servaient, les cuisiniers cuisinaient, les ordures orduraient, chaque rouage était à sa place : la machine infernale mettrait du temps à repérer Jésus, ce grain de sable qui venait de

s'introduire en son sein, autant de temps qu'il faudra à ce grain pour grossir, devenir fatal, et bloquer tout l'engrenage, au moment que lui seul aura choisi.

Là, sur une table, il restait des morceaux de filets de canard, avec un peu de gras, sur un canapé de salade et de tomates :

« Bonjour à tous, je suis Jésus, je viens sauver vos restes. »

Pas de réponse, Jésus s'empara de l'assiette de reliefs et mangea debout, avec les doigts, devant les convives qui ne lui adressèrent pas la parole, mais murmurèrent entre eux, ou bien mastiquèrent plus fort, tout ça n'étant que bruit de bouches, pestilences et flatulences.

Après cette délicate entrée, il déambula débonnairement entre les tables, pour choisir son plat de résistance. Il jeta son dévolu sur de copieux restes (mais en était-ce vraiment à cette quantité ?) d'un filet mignon de veau à la basquaise, entouré de petits légumes encore nombreux.

Il salua, se présenta. On ne lui répondit pas. Il s'empara de l'assiette et commença à manger, toujours avec les doigts, debout devant la table. C'était le plat d'un adolescent qui l'avait à peine touché, ne le trouvant « pas bon » et qui aurait voulu aller au McDo. Sa petite sœur en avait laissé plus encore. La mère, quant à elle, au nom de sa ligne, avait abandonné une bonne quantité d'entrecôte à la provençale, et le père, un intéressant morceau de sa daube à la bourguignonne, car il n'avait pas très faim, à cause d'une égratignure trouvée sur sa voiture, juste avant de partir.

« Voilà bien de quoi m'engraisser ! Je vais grossir ! Faites attention ! » déclara notre bon Jésus.

Là encore, les convives ne dirent rien : le fils enfermé dans son dégoût d'enfant gâté, la fille dans son anorexie précoce, la mère dans l'obsession de sa silhouette, le père dans ses conjectures haineuses au sujet de celui qui avait éraflé sa berline. À cette table, le silence régnait, le silence avant-coureur de l'éclatement hurlant d'une famille...

« Maintenant, au dessert ! Je veux du chocolat ! » s'écria Jésus.

Un peu plus loin, il avisa une portion d'opéra qui traînait dans une soucoupe, devant un obèse qui avait signifié qu'il était repu, en l'éloignant un peu de son ventre exorbitant. Le gros se sentait honteux de n'avoir pas pu arriver à bout de son festin, il était renfrogné, prostré, aigri, comme un sportif qui ne reproduit pas son exploit de

chaque jour. Dans la soucoupe, c'était un bout de lui qu'il avait laissé, de sa personnalité, de la seule faculté qui lui restait. Il était comme un homme qui n'avait pas réussi à jouir, juste au moment attendu, après une heure de coït, en se débandant inopinément...

Sa tétatique tête était penchée, remplie de questions existentielles, très sombres. Il attendait que le seul convive de sa table fasse la plus insignifiante remarque, pour s'en saisir et vomir sur ce proche — qui n'était autre que sa propre mère, sa mère qui se dévouait pour lui, comme la fluette fauvette pour le glouton coucou — toute sa haine de la vie et sa haine de lui-même. Heureusement, Jésus était là...

« Bonjour, je suis Jésus ! Pour vous servir et vous sauver ! »

Aucune réaction comme d'habitude. Il n'y avait qu'à prendre. Jésus allait attraper le bout de gâteau quand le mastodonte eut un réflexe totalement inattendu, comme s'il s'agissait de sa survie même : il ramena soudain la soucoupe entre les deux flasques masses de ses bras, et la serra fort contre sa panse, où elle disparut presque entièrement. Un grognement de son orifice d'en haut, un grondement inarticulé et menaçant, accompagna ce geste impulsif et vital. Il allait défendre son dessert ! Jusqu'à la guerre, même à mort ! Cela se lisait dans le rictus terrifiant qui convulsait sa face spumeuse.

« Tu veux pas donner le reste que t'allais jeter, c'est ça, l'infâme ? Ben alors, t'as intérêt à bouffer ton bout de pâtisserie industrielle ! C'est Jésus qui te le dit, en vérité, le prophète du *dessert* ! Moi, tu vois, je prends les restes, les romps et les mange seul, car ils sont ma chair, livrée à la multitude, pour la rémission des péchés. Je donne le bon exemple, le grand exemple, à tous mes enfants. Je finis les assiettes. Alors avale vite ton dernier morceau, ton ultime, abomination de la désolation ! »

Le gros grognait toujours en protégeant de toutes ses graisses son bout d'opéra.

« Alors, tu te décides ? Alors, t'as honte, t'as peur ? Mais de quoi ? De ce débris de gâteau ! Toi, plus gros que les quatre Cavaliers, l'Ennemi de la Fin, la fin de la Faim ! Attention, mon gros benêt, c'est moi qui vais le manger... »

Atteint par ces derniers mots, prononcés sur un ton paternellement provocateur, l'ogre souleva la soucoupe : il ouvrit grand sa bouche d'égout et goba d'un seul coup le reste de pâtisserie.

À ce moment-là se produisit le Signe : l'obèse s'affaissa sur lui-même, victime de la mort subite qui guette tous ses semblables, le cœur lui-même écoeuré, renonçant tout d'un coup à se battre, à toute collaboration avec un corps aussi scandaleux.

Alors, notre prophète renversa la table, et se mit à crier à travers le restaurant effaré :

« Vous faites de ma chair un trafic ! Vous faites de l'auberge, qui est pour tous, un lieu pour quelques-uns ! Vous fermez l'hospitalité à ceux qui n'ont rien. Vous engraissez le riche et saignez le pauvre !

« Je suis le clochard qui crève de faim et de froid, contre la porte en fer verrouillée du local à poubelles, derrière ce restaurant, local qui renferme un trésor de nourriture que ce clochard voudrait sauver de la pourriture. Je suis sa voix qui vous annonce que vous êtes des raclures, des souillures, et que vous connaîtrez la vengeance de la vidange, le grand tout-à-l'égout !

« Je suis la vache, la voix et l'âme de la vache, la vache qui avance sur le tapis roulant, silencieuse d'angoisse, tremblante d'horreur, qu'on arrête à hauteur de l'abatteur, qui, malgré plusieurs coups de masse, ne tombe pas, puis tombe et se relève, reçoit d'autres coups, s'effondre enfin, se fait entraîner, consciente, convulsante, au bout du couloir, et qui arrive, tête la première, devant le défilé de ses congénères éviscérés, et reçoit enfin, comme extrême-onction, sur ses yeux exorbités, les tripes chaudes et tout le sang de celle qui vient de la précéder...

« Je suis le cheval, le lapin, le porc, le poulet, le bœuf, le veau, le mouton... l'agneau ! Tous les martyrs de votre plaisir ! Ces millions d'animaux suspendus à un crochet, transpercés par les pattes arrière, la tête en bas, vivants, se débattant, crucifiés à l'envers ! Satanisme industriel !

« J'annonce la fin de ce temps, la fin des sacrifices sadiques, des cultes maudits, la fin de la partouse gastronomique ! L'eschatologie de la scatologie ! Ducasse, Robuchon, Bocuse et autres veaux d'or : à l'abattoir ! Le règne de l'*orgastronomie* est achevé ! »

Pendant tout ce discours, on ne bâfra plus dans le restaurant, mais on pensa...

Puis il y eut encore une minute de silence, à la gloire de Jésus ; après, une première voix s'éleva dans la salle, la mère de l'obèse, une voix aigre, une

protestation, elle donna le signal de l'hallali : ce fut un déchaînement d'injures, après la bonne nouvelle de Jésus.

Ensuite, la curée fut : tous les rouages dentés se remirent en branle et engloutirent notre prophète, sous un déluge de marrons, tartes, beignets, bâfres, barbaques, poubelles, vaisselles, verres, couverts, hachoirs, tranchoirs, toute l'artillerie des cuisines... et, coup de grâce, l'encyclopédie de Ducasse...